

É  
L  
I  
S  
A  
B  
E  
T  
H

V  
O  
N  
A  
R  
B  
U  
R  
G

CHRONIQUES  
DU  
PAYS DES MÈRES



Extrait de la publication  
**ALIRE**



À PROPOS DE  
*CHRONIQUES DU PAYS DES MÈRES...*

1993 — PRIX DU SALON DU LIVRE SAGUENAY-  
LAC-SAINT-JEAN  
1993 — PRIX BORÉAL  
1993 — GRAND PRIX DE LA SCIENCE-FICTION ET  
DU FANTASTIQUE QUÉBÉCOIS  
1993 — PRIX AURORA  
1993 — *PHILIP K. DICK AWARD* — PRIX SPÉCIAL  
DU JURY

« UN ROMAN IMPRESSIONNANT TANT PAR  
SA SUBTILITÉ QUE PAR SA RIGUEUR. »

*The Washington Post*

« RAREMENT LA SF INTERNATIONALE NOUS AVAIT  
OFFERT UN UNIVERS AUSSI CRÉDIBLE, AUSSI VÉRITABLE.  
C'EST LÀ UNE DES ŒUVRES MAJEURES  
DE LA SF FRANCOPHONE !  
MAGISTRAL, SIMPLEMENT. »

*Yellow Submarine*

« CETTE TRAME TRÈS DENSE DE RÉCITS CROISÉS  
EXPLIQUE POUR UNE BONNE PART L'INCROYABLE  
PROFONDEUR DES *CHRONIQUES DU PAYS DES MÈRES*,  
LEUR HUMANITÉ BOULEVERSANTE, LEUR TON DE  
VÉRITÉ CAPTIVANT — MIEUX QUE DE LA SCIENCE-  
FICTION, ON A L'IMPRESSON DE LIRE UNE BIOGRAPHIE  
HISTORIQUE... SUR UNE HISTOIRE QUI N'AURAIT PAS  
ENCORE EU LIEU ! »

*Bifrost*

« IL EST RARE DE TROUVER DES ROMANS AUSSI  
FINIS, SUPERBEMENT TRAVAILLÉS SUR LA FORME  
ET LE FOND. »

*Brentano's SF & F Newsletter*

« ... IL S'AGIT DE L'UN DES MEILLEURS ROMANS  
FRANCOPHONES QUE J'AIE JAMAIS LU, ET DE L'UN  
DES MEILLEURS ROMANS TOUT COURT PARUS  
DEPUIS LONGTEMPS DANS NOTRE LANGUE. »

***Nous les Martiens***

« CEUX ET CELLES QUI RECHERCHENT UNE LECTURE  
INTELLIGENTE SAURONT SE RÉJOUIR AVEC CE  
ROMAN. ÉLISABETH VONARBUG A RÉUSSI À CRÉER  
UN AJOUT MÉMORABLE AU CORPUS DE LA SCIENCE-  
FICTION SOCIOLOGIQUE. »

***Pamela Sargent***

« *CHRONIQUES DU PAYS DES MÈRES* OFFRE  
AMPLEMENT MATIÈRE À RÉFLEXION.

UN VENT DE LIBERTÉ Y SOUFFLE, NOUS INVITANT À  
PRENDRE LE CHEMIN DU MYSTÈRE, À TENDRE  
L'OREILLE POUR TENTER DE DÉCHIFFRER  
LE MURMURE SECRET DES MOTS. »

***Solaris***

« *CHRONIQUES DU PAYS DES MÈRES* EST UN ROMAN  
MAGNIFIQUEMENT CONSTRUIT QUI ABORDE TOUR À  
TOUR AVEC BEAUCOUP DE SENSIBILITÉ ET D'INTEL-  
LIGENCE DES SUJETS UNIVERSELS COMME L'ENFANCE,  
LES RELATIONS HOMMES/FEMMES, LES MYTHES  
FONDATEURS DE L'INCONSCIENT COLLECTIF,  
LA TOLÉRANCE ET LE POUVOIR. »

***Lettres québécoises***

« PAS UNE ONCE DE FOI AVEUGLE OU DE MYSTICISME  
BÊLANT DANS LES PERSONNAGES POSITIFS ET  
MOTEURS DES *CHRONIQUES*..., RIEN QUE LE SOUCI  
DE LA LOGIQUE ET DE LA DÉCOUVERTE DE LA VÉRITÉ  
EN DEHORS DE TOUT PRÉJUGÉ, AU MOYEN DE LA  
MÉTHODE SCIENTIFIQUE. »

**KWS**

# CHRONIQUES DU PAYS DES MÈRES

## DE LA MÊME AUTEURE

- L'Œil de la nuit*. Recueil. (épuisé)  
Longueuil : Le Préambule, Chroniques du futur 1, 1980.
- Le Silence de la Cité*. Roman.  
Paris : Denoël, Présence du futur 327, 1981. (épuisé)  
Beauport : Alire, Romans 017, 1998.
- Janus*. Recueil. (épuisé)  
Paris : Denoël, Présence du futur 388, 1984.
- Comment écrire des histoires : guide de l'explorateur*. Essai.  
Belœil : La Lignée, 1986.
- Histoire de la princesse et du dragon*. Novella.  
Montréal : Québec/Amérique, Bilbo 29, 1990.
- Ailleurs et au Japon*. Recueil. (épuisé)  
Montréal : Québec/Amérique, Litt. d'Amérique, 1990.
- Chroniques du Pays des Mères*. Roman.  
Montréal : Québec/Amérique, Litt. d'Amérique, 1992. (épuisé)  
Paris : LGF, Livre de Poche 7187, 1996. (épuisé)  
Beauport : Alire, Romans 026, 1999.
- Les Contes de la chatte rouge*. Roman. (épuisé)  
Montréal : Québec/Amérique, Gulliver 45, 1993.
- Les Voyageurs malgré eux*. Roman.  
Montréal : Québec/Amérique, Sextant 1, 1994. (épuisé)  
Lévis : Alire, Romans 124, 2009.
- Les Contes de Tyranaël*. Recueil.  
Montréal : Québec/Amérique, Clip 15, 1994.
- Chanson pour une sirène*. [avec YVES MEYNARD] Novella. (épuisé)  
Hull : Vents d'Ouest, Azimuts, 1995.
- Tyranaël*
- 1- *Les Rêves de la Mer*. Roman.  
Beauport : Alire, Romans 003, 1996.
  - 2- *Le Jeu de la Perfection*. Roman.  
Beauport : Alire, Romans 004, 1996.
  - 3- *Mon frère l'ombre*. Roman.  
Beauport : Alire, Romans 005, 1997.
  - 4- *L'Autre Rivage*. Roman.  
Beauport : Alire, Romans 010, 1997.
  - 5- *La Mer allée avec le soleil*. Roman.  
Beauport : Alire, Romans 012, 1997.
- La Maison au bord de la mer*. Recueil.  
Beauport : Alire, Recueils 037, 2000.
- Le Jeu des coquilles de nautilus*. Recueil.  
Lévis : Alire, Recueils 070, 2003.
- Reine de Mémoire*
- 1- *La Maison d'Oubli*. Roman.  
Lévis : Alire, Romans 085, 2005.
  - 2- *Le Dragon de Feu*. Roman.  
Lévis : Alire, Romans 090, 2005.
  - 3- *Le Dragon fou*. Roman.  
Lévis : Alire, Romans 095, 2006.
  - 4- *La Princesse de Vengeance*. Roman.  
Lévis : Alire, Romans 100, 2006.
  - 5- *La Maison d'Équité*. Roman.  
Lévis : Alire, Romans 101, 2007.

# CHRONIQUES DU PAYS DES MÈRES

ÉLISABETH VONARBURG



Illustration de couverture : SUMO

Photographie : NANCY VICKERS

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

**Messageries ADP**

2315, rue de la Province,  
Longueuil (Québec) Canada  
J4G 1G4

Téléphone : 450-640-1237

Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

**Interforum editis**

Immeuble Paryseine, 3,  
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex  
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91

Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33

Service commande France Métropolitaine

Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28

Service commandes Export-DOM-TOM

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86

Internet : [www.interforum.fr](http://www.interforum.fr)

Courriel : [cdes-export@interforum.fr](mailto:cdes-export@interforum.fr)

Suisse :

**Interforum editis Suisse**

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60

Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68

Internet : [www.interforumsuisse.ch](http://www.interforumsuisse.ch)

Courriel : [office@interforumsuisse.ch](mailto:office@interforumsuisse.ch)

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Commandes :

Tél. : 41 (0) 26 467 53 33

Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66

Internet : [www.olf.ch](http://www.olf.ch)

Courriel : [information@olf.ch](mailto:information@olf.ch)

Belgique et Luxembourg :

**Interforum editis Benelux S.A.**

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique

Tél. : 32 (0) 10 42 03 20

Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24

Internet : [www.interforum.be](http://www.interforum.be)

Courriel : [info@interforum.be](mailto:info@interforum.be)

Pour toute information supplémentaire

**LES ÉDITIONS ALIRE INC.**

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : [info@alire.com](mailto:info@alire.com)

Internet : [www.alire.com](http://www.alire.com)

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUTS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION  
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

1er dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 1999

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

© 1999 ÉDITIONS ALIRE INC. & ÉLISABETH VONARBURG

10 9 8 7 6 5<sup>e</sup> MILLE

Extrait de la publication

*À toutes mes mères, et surtout à la première,  
qui ne l'a pas lu et ne le lira jamais.*



# Remerciements

Au cours des années, plusieurs parties de ce roman ont été écrites alors que je bénéficiais d'une bourse du Conseil des Arts du Canada ou du ministère des Affaires culturelles du Québec, que je tiens de tout cœur à remercier de leur générosité.

Je voudrais aussi exprimer ma reconnaissance aux amis et amies qui ont subi la lecture de ces différentes versions, Daniel Sernine il y a près de quinze ans, et Élisabeth Gille qui avait refusé avec raison d'en publier deux. Plus récemment, et dans l'ordre de lecture, Jean Pettigrew, Serge Mailloux, Jean-Claude Dunyach et Yves Meynard. Et toutes les lectrices et tous les lecteurs rencontrés à la suite de la première édition de ce livre, en 1992.

Enfin, une gratitude toute particulière à ma traductrice Jane Brierley et à mon amie et collègue Candas Jane Dorsey, sans qui cette histoire n'aurait assurément pas eu sa forme définitive, ni en français ni en anglais. Quant au reste, j'en suis seule responsable.



# TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE . . . . .	1
DEUXIÈME PARTIE . . . . .	157
TROISIÈME PARTIE . . . . .	239
QUATRIÈME PARTIE . . . . .	423
CINQUIÈME PARTIE . . . . .	609

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

La première version de ce roman est parue en 1992 aux Éditions Québec/Amérique, coll. Littérature d'Amérique. La présente édition propose une nouvelle version qui en constitue la version définitive.

# PREMIÈRE PARTIE



BÉTHÉLY  
476-486 A.G.

1

*L'autre côté du soleil.* C'est ainsi que Lisbeï appelait la lune quand elle était petite, pour le grand amusement des gardiennes, quand la garderie ouest était encore pour elle "la Garderie". Elle avait dû voir quelquefois la lune dans le ciel alors que le soleil n'avait pas tout à fait disparu derrière la haute enceinte du parc-jardin ("les yeux d'Elli : bonne nuit", disaient alors les gardiennes). En tout cas, *l'autre côté du soleil* flotte dans sa mémoire chaque fois qu'elle évoque la garderie ouest, comme les lunes pâles ou rousses de son enfance flottaient vers le haut du soir, symboles d'un espace de temps interdit aux petites mosta puisque c'était l'heure d'aller dormir, les rangées blanches du dortoir, le silence obscur empli de souffles.

Pourtant Lisbeï ne serait sans doute jamais restée les yeux ouverts à rêver d'autres côtés s'il n'y avait eu Tula. Car Tula était venue de l'espace invisible qui devait exister à l'extérieur de la garderie, autour de l'enceinte circulaire du parc.

L'apparition de Tula, c'est le premier vrai souvenir de Lisbeï. Dans la salle de jeux, à la garderie. Elle est seule dans son coin, déjà une habitude. Elle doit avoir cinq années : les toutes petites mosta quittent les nurseries pour rejoindre les grandes dans les garderies quand elles savent marcher, et Tula (l'aventureuse Tula !) a marché très tard, à presque trois années. Lisbeï a donc cinq années et elle est seule dans son coin. Elle préfère : elle ne sait encore pourquoi, mais elle ne se sent pas bien quand il y a trop de mosta près d'elle. Heureusement, les nurseries ont été réorganisées en groupes assez restreints juste avant sa naissance, ou Lisbeï serait devenue folle parmi ces centaines de bébés puis de toutes petites toujours ensemble. Elle a eu le temps d'apprendre à se protéger sans bien savoir comment, la présence des autres n'est plus qu'un malaise indéfini ; c'est comme si elles faisaient trop de bruit, même quand elles ne disent rien ; ou comme s'il y avait trop d'odeurs bizarres, même quand elles reviennent du bain, tout humides et roses et propres. Ou trop de quelque chose, en tout cas Lisbeï sait que c'est moins pénible quand elle s'éloigne.

Les autres mosta ont eu le temps de s'habituer aussi à Lisbeï ; et même de commencer à croire que ce sont elles qui la tiennent à l'écart ; et même de commencer à l'exclure délibérément de leurs jeux. Et les gardiennes se sont habituées, après plusieurs efforts infructueux pour ramener Lisbeï dans le cercle des autres mosta, et en voyant qu'elle semble se débrouiller très bien toute seule tant que personne ne vient lui prendre ses jouets (ce que Méralda et sa bande ont cependant commencé de faire depuis quelque temps). Les vrais apprentissages n'ont pas encore commencé (on en est au stade des comptines apprises par cœur, des papiers découpés et du modelage de terre glaise, des premières tentatives de couture), et l'attitude de Lisbeï ne fait pas vraiment problème pour les gardiennes. Elle a bien essayé de leur expliquer, au début. Mais la réaction de la seule gardienne à qui elle a parlé de ses perceptions bizarres

l'a dissuadée d'insister : « Qu'est-ce que c'est que ces histoires !? » (avait dit la vieille Tessa) ; sa désapprobation incrédule avait été si forte que Lisbeï avait compris et renoncé à en parler : tout le monde n'était pas comme elle.

Elle a cinq années et elle joue toute seule, tranquille. Elle s'est habituée, et même de commencer à penser qu'elle a choisi elle-même d'être seule. Ce n'est pas comme Rubio, Turri et Garrec qui jouent toutes seules aussi dans un autre coin – mais on dit “ tout seuls ” pour Rubio, Turri et Garrec ; on dit “ ils ” ; on dit “ les garçons ”. Lisbeï ne sait pas bien pourquoi, ni depuis quand. Les gardiennes disent “ les garçons ” et ils lèvent tous les trois la tête comme s'ils étaient une seule personne. Ils sont toujours ensemble, ils font tout ensemble, c'est pour ça qu'on ne les appelle presque jamais séparément. Ou peut-être est-ce l'inverse, à force d'être appelés collectivement “ les garçons ” par toutes les gardiennes, ils ont fini eux-mêmes par ne plus bien se distinguer les uns des autres – mais Lisbeï est trop petite pour le comprendre. En tout cas, même s'ils sont tout seuls aussi, ce n'est pas comme pour Lisbeï. Elle serait bien en peine d'expliquer pourquoi ; elle dirait que les autres *mosta* n'aiment pas jouer avec eux. (Elle, ce n'est pas pareil parce que c'est elle qui n'aime pas jouer avec les autres, n'est-ce pas ?) Elle est trop petite aussi pour comprendre que c'est l'attitude des gardiennes qui a mis les garçons à part et que, comme les autres *mosta*, elle imite inconsciemment les gardiennes. Pourquoi s'en rendrait-elle compte ? Les gardiennes elles-mêmes ne savent pas qu'elles traitent les garçons autrement et seraient sans doute bien surprises si on le leur faisait remarquer.

Lisbeï joue avec des blocs de bois, cubes et pyramides et boules qui rentrent dans les trous d'une planche découpée pour les recevoir : carrés, rectangles, ronds, triangles... Une place pour chaque chose, et une seule, mais Lisbeï préfère le plaisir pervers de poser le petit cube dans le trou du grand rectangle où il tient à l'aise,

ou les deux pyramides renversées sur leur pointe dans les trous ronds où l'on doit mettre les boules. Chaque nouvelle gardienne lui fait remarquer que ce n'est pas la bonne façon, mais elles finissent par la laisser tranquille lorsqu'elle leur montre qu'elle sait exactement où se met quoi ; elles s'en vont en secouant la tête et Lisbeï se remet à installer des cubes dans des rectangles et des boules dans des triangles. Avec son désir de solitude, c'est le seul caprice de Lisbeï, qui est par ailleurs une petite mosta exemplaire : les gardiennes sont bien prêtes à le lui passer.

La porte s'ouvre et la silhouette ronde et bleue de la gardienne Mélanthé vient en remplir le cadre. Elle doit amener d'autres nouvelles mosta avec Tula : les jours suivants, il y a eu des disputes parmi les "grandes" pour savoir qui s'occuperait de qui ; mais Lisbeï ne se rappelle pas ces autres petites mosta. Elle se rappelle seulement... quoi ? La lumière, voilà, comme si Tula était apparue dans une flaque de soleil. (Lisbeï se rendra compte par la suite que c'était impossible : la lumière des fenêtres, dans la salle de jeux de la garderie ouest, ne touchait jamais ainsi la porte.) Mais les couleurs de Tula étaient si vives, elle avait l'air... toute neuve, comme une merveilleuse poupée vivante : l'auréole de ses cheveux, si roux qu'ils en étaient presque rouges, et la peau si blanche en contraste avec la tunique vert pomme et les yeux, les grands yeux couleur d'aigue-marine... non, Lisbeï ne connaissait pas ce terme-là, ce sont seulement des yeux bleus, non, gris, non, bleu-gris-vert, qui étincellent et la regardent, elle, Lisbeï. La petite main de Tula lâche la tunique de la gardienne à laquelle elle était agrippée et les petites jambes de Tula la portent en titubant tout droit à travers la salle vers Lisbeï, et la petite bouche rose s'ouvre dans un sourire mouillé. Lisbeï s'est déjà avancée aussi sans s'en rendre compte et elle serre contre elle le corps chaud – parfumé, lumineux ? Pas vraiment, mais c'est tout cela pourtant, comme avec les autres mosta mais exactement le contraire : être tout près de quelqu'une

et sentir sa présence à l'intérieur ou à l'extérieur de son propre corps, difficile de faire la différence, comme une chaleur, ou une lumière, ou une odeur. Mais, avec Tula, être bien, se sentir... à sa place, et que l'autre est à sa place aussi et le sait. Et en sentant la chair douce appuyée contre sa joue, c'est comme si Lisbeï se souvenait, mais elle ne sait pas vraiment de quoi, il y a déjà eu la courbe d'une telle chair tiède contre ses lèvres, et des bras autour d'elle, quelque part, dans un autre temps, la même lumière enveloppante, la même chaleur où l'intérieur et l'extérieur de son corps s'échangeaient, l'éclair de plaisir délicieux, poignant, la pression élastique contre son visage, et cette chair mystérieuse qui coulait en elle pour combler le vide de la faim...

En fait, elle n'en est pas très sûre. L'apparition de Tula, elle se l'est rappelée tant de fois depuis, c'est le souvenir du souvenir d'un souvenir. Peut-être est-ce arrivé tout autrement. Laquelle des deux a reconnu l'autre ? Comme la poussine au sortir de l'œuf, s'est souvent dit Lisbeï plus tard : un instinct. Mais laquelle a été imprégnée par l'autre ? Tula par Lisbeï au sortir de la nurserie, ou Lisbeï au sortir de ces limbes sans mémoire, le temps d'avant Tula ?

Mais elle n'a pas pensé cela. Elle n'a sûrement pas pensé non plus, à cinq années, que Tula était un don miraculeux, l'intersection d'un autre espace avec le monde jusqu'alors clos de la garderie. Le caractère soudain de cette apparition, oui, elle en est sûre. Les réactions des autres, aussi : la stupeur perplexe des deux gardiennes, d'abord, vite maîtrisée : « Très bien Lisbeï, c'est toi qui t'occuperas de Tula » (c'est ainsi qu'elles ont appris leur nom respectif). Et puis les autres mosta, étonnées, vite jalouses de cette incompréhensible élection réciproque. Les jours suivants, il y a des disputes pour presque rien, des bousculades, des pinçons sournois de Méralda ; et Lisbeï croit bien se rappeler le sentiment curieux de triomphe et d'angoisse qui l'a saisie alors, la certitude que c'était elle et Tula, désormais, contre toutes les autres.

Comment arrive-t-elle à la conclusion que pour assurer ce triomphe, pour calmer cette angoisse, il lui faut tout savoir de Tula ? C'est ainsi, en tout cas. Mais on ne pose pas de questions, à la garderie. Lisbeï, mieux que toute autre et plus vite, a appris à discerner les courants de bonne volonté ou de réticence qui parcourent les gardiennes, elle s'est conformée à la loi tacite de la garderie, *on ne pose pas de questions aux gardiennes, on attend qu'elles en posent*. Pour Lisbeï, plus clairement que pour les autres (mais elle ne le sait pas alors), c'est comme la note soutenue d'un grand diapason, répétant *ce qui est est bien ; ce qui n'est pas n'a pas d'importance pour l'instant ; toutes les questions auront des réponses*. Lisbeï serait peut-être devenue une *mosta* comme les autres, puis une *dotta* et une adulte comme les autres, qui sait ? S'il n'y avait pas eu Tula.

Si Tula était apparue ainsi, elle pouvait disparaître à nouveau. C'était cela l'idée qui était venue à Lisbeï (plutôt qu'une idée un malaise diffus, insistant). Et même si elle était sûre d'avoir été seule par sa propre volonté jusque-là, elle ne voulait pas que tout redevienne comme avant Tula. Pour la première fois de sa vie, elle avait quelque chose à perdre.

Pour la deuxième fois, en réalité. Mais elle n'avait aucun souvenir de son arrivée à la nurserie de la garderie ouest, des quinze jours qu'elle y avait passés entre la vie et la mort, suscitant la surprise, l'inquiétude irritée ou la résignation triste des nourrices jusqu'à ce que sa mère vînt la nourrir elle-même pendant plusieurs mois, une chose jamais vue à Béthély. Elle ne l'apprendrait d'ailleurs pas de Selva. La Capte de Béthély n'aimait pas tellement se faire rappeler cet épisode inorthodoxe.



La garderie de la Tour Ouest était la plus récente des trois garderies de Béthély. Contrairement à celles des Tours Est et Sud, de grands bâtiments rectangulaires à l'ancienne, on s'y était essayée à une architecture

plus audacieuse. Elle s'élevait au creux de son vaste parc, ronde un peu comme une coquille d'escargot, comme la marelle de Béthély aussi, Lisbeï le découvrirait avec une surprise ravie lorsque, vers six années, elle apprendrait à dessiner un plan. Dans les trois dernières volutes presque égales de la spirale, les plus hautes, se trouvaient les vastes nurseries d'où venaient les petites mosta – une des certitudes mineures de la garderie dont jusqu'à présent Lisbeï s'était contentée. Elle ne se souvenait pas d'en être venue. Elle savait qu'il y avait encore d'autres mosta au rez-de-chaussée, la plus large volute de la spirale ; l'escalier central la traversait, on pouvait en avoir un bref aperçu quand on descendait au parc : grand hall courbe, couloirs en étoiles, mosaïques colorées bleues et jaunes, alignements de portes, la même chose qu'au premier, rien de bien remarquable. On ne voyait jamais les grandes mosta de plus de six années, comme les toutes petites des nurseries ne voyaient pas les mosta de plus de trois années : chaque étage était autonome, avec son réfectoire, son dortoir, son infirmerie, ses salles de jeux et de travail. Même les horaires des sorties étaient agencés pour que les mosta de la garderie ne soient jamais toutes ensemble dans le parc : malgré les gardiennes, celui-ci n'aurait pas résisté bien longtemps à toutes ces enfants déchaînées. Comme toutes les mosta de son âge, Lisbeï savait confusément qu'elle irait un jour rejoindre les grandes au rez-de-chaussée, mais c'était un savoir inerte, flottant sans connexions dans son esprit comme elle-même avait flotté, sans questions, dans l'éternel présent de la garderie. Avant Tula.

La garderie, son parc, ses étages connus ou devinés, étaient le commencement du monde. Ou plutôt, pendant les quatre ou cinq premières années, la garderie *était* le monde. La Tour Ouest se trouvait juste assez loin pour être invisible depuis le parc et, aux étages, les fenêtres étaient couvertes de peinture opaque aux deux tiers de leur hauteur. L'idée qu'il pût y avoir une continuation du monde après la garderie, hors de la garderie,

faisait son chemin bien lentement dans l'esprit des petites mosta du premier étage. Parce que les gardiennes n'en parlaient jamais. Parce que c'était une des questions qu'on apprenait très tôt à ne pas poser. Parce que (comme le percevait très bien Lisbeï, mais peut-être aussi les autres mosta, de façon confuse) les gardiennes n'y croyaient pas vraiment. Ni Lisbeï ni les petites mosta ne pouvaient faire la différence entre la croyance des gardiennes en un monde extérieur à la garderie et leur doute quant à un futur des mosta dans ce monde.

Les mosta ne réalisaient-elles donc pas que les gardiennes venaient de l'extérieur et qu'elles y retournaient ? Pas vraiment. Certes, les gardiennes changeaient. Mais personne n'en avait jamais vu *entrer* ou *sortir* de la garderie : il n'y avait pas de porte dans l'enceinte du parc. De même, personne n'avait jamais vu arriver les bébés mosta, ou partir les mosta qui ne revenaient pas. Lisbeï se trouvait depuis une bonne année au premier étage de la garderie (même si elle n'avait pas ainsi conscience du temps écoulé) et elle avait vu disparaître la plupart des mosta les plus âgées du groupe auquel elle avait été assignée à son arrivée de la nurserie. Elle savait (de ce savoir inerte, inutile) qu'elles devaient se trouver maintenant au rez-de-chaussée, puisqu'elles n'étaient pas allées à l'infirmerie.

C'était une autre des certitudes de la garderie, une certitude majeure – un événement assez fréquent pour appartenir au tissu normal de la vie à la garderie. On tombait malade. On allait à l'infirmerie. Quelquefois, on en revenait. Plus souvent, on n'en revenait pas. Les gardiennes disaient alors : « Elle est allée rejoindre Elli » – quelque part au plafond, sans doute (mais plus haut que les nurseries), car la plupart des gardiennes levaient alors les yeux au ciel. C'était une de ces choses-qui-sont et qui sont normales ; toutes les mosta, et Lisbeï mieux que les autres, pouvaient le sentir : les gardiennes n'étaient pas vraiment tristes, elles acceptaient. C'était normal de “ rejoindre Elli ”, “ d'être avec Elli ”. Elli était *tout, partout, ce qu'on voit et ce qu'on ne voit*

*pas*, disaient encore les gardiennes avec ce léger chantonement où Lisbeï apprendrait plus tard à reconnaître une réponse toute faite ; et les questions des mosta s'arrêtaient là.

Mais Lisbeï ne pouvait plus s'arrêter là. L'existence de Tula exigeait davantage d'explications, sa présence future davantage d'assurances. Lisbeï avait la sensation confuse d'un mouvement, une circulation mystérieuse dans une pénombre qu'il fallait explorer pour l'abolir. Il y avait *avant Tula* et *après Tula*. Et les quelques certitudes de la garderie s'effilochaient sur cette inquiétude : d'où venait-on vraiment, *avant* ? Où allait-on vraiment, *après* ? Tant que cette double obscurité continuerait à rôder aux bords du monde, Lisbeï sentait bien qu'elle pourrait encore y perdre Tula.

Elle commença à poser des questions et le cycle s'amorça : les gardiennes d'abord déconcertées puis secrètement agacées ; les autres mosta, promptes à saisir les indices donnés par les adultes, qui deviennent moqueuses, parfois hostiles... Lisbeï percevait plus ou moins confusément les émotions d'autrui (Tula seule, par contraste, était claire, sonore, vive) : cette faculté qui l'avait jusqu'alors si bien adaptée à la garderie devint cela même qui l'en détachait. Le déplaisir ou l'embarras des gardiennes quand elle les interrogeait n'était plus le signal habituel de se taire et d'oublier la question, mais au contraire celui de se la rappeler et d'y revenir, une autre fois, plus *habilement*. D'abord créatures presque surhumaines suscitant une adoration respectueuse, les gardiennes devenaient peu à peu pour Lisbeï des personnes bien différentes selon la bonne ou la mauvaise volonté mise à répondre, d'injustes détentrices d'un savoir qu'il fallait leur arracher ; des adversaires, des *moyens*.

Elle n'y pensait pas en ces termes, bien entendu, pas à cinq années (plus tard, au moment de quitter la garderie, à sept années, oui). Et sans doute n'aurait-elle pas tardé à se heurter au mur que les gardiennes, se donnant le mot, auraient fini par dresser contre ses

curiosités, s'il n'y avait pas eu Mooreï et si Tula n'était pas tombée malade.



Mooreï, avant d'être " Mooreï ", fut pour Lisbeï " la-gardienne-qui-répond ". Elle apparut un jour, venue de nulle part comme toutes les nouvelles gardiennes, et devint rapidement celle qui s'occupait le plus souvent de la douzaine d'enfantes parmi lesquelles se trouvaient Lisbeï et Tula. Elle portait une tunique rouge et paraissait plus jeune que les habituelles gardiennes en bleu. Des Rouges venaient parfois à la garderie ouest, mais rarement, comme dans toutes les garderies ; Mooreï était la première que voyait Lisbeï. Pour cette raison, sans doute, elle remarqua la différence d'âge plus qu'elle ne l'aurait dû. Et tout d'un coup, cette intuition soudaine d'une relation jamais imaginée auparavant : les gardiennes étaient-elles des *mosta* devenues très grandes ?

Sur son lit, pendant la sieste, loin de Tula (les marées invisibles du dortoir ne les avaient pas encore repoussées toutes les deux ensemble dans le même coin), Lisbeï fit semblant de dormir, mais en réalité elle était très réveillée. Le mot " devenir ", qu'elle avait employé jusque-là sans y penser, avait comme changé de sens – l'incarnation même de ce mouvement mystérieux qu'elle percevait autour d'elle depuis l'apparition de Tula. On *devenait* grande, plus grande, encore plus grande ! Elle avait toujours pensé qu'on était petite et puis plus grande, un peu comme les interminables courtepointes que la gardienne Mélanthé faisait assembler pendant les leçons de couture : des pièces découpées dans des morceaux d'étoffe, on les coud les unes aux autres, et à la fin il y a une courtepointe ; la taille, l'âge, étaient des états séparés qui, additionnés les uns aux autres, formaient une courtepointe – une *mosta*. Mais ce n'était pas ainsi : l'étoffe, puis les pièces découpées, *changeaient tout en restant les mêmes* ! L'étoffe *devenait* des pièces qui *devenaient* la courtepointe, comme Tula

était devenue une petite mosta après être devenue une bébé mosta et... Charmée par le plaisir nouveau de cette régression bien ordonnée, Lisbeï avait buté là : est-ce qu'on *devenait* une bébé ? À partir de quoi ? On était quoi, avant d'être une bébé ?

Mooreï – seulement “ la-nouvelle-gardienne-en-rouge ” à ce moment-là – ne montra ni agacement ni surprise : « D'après toi, qu'est-ce qu'on peut bien être ? »

Lisbeï mit un moment à répondre, tant la procédure était inattendue. Les gardiennes posaient habituellement de fausses questions. Mais cette gardienne-là semblait très sérieuse, très attentive, comme si elle n'avait pas su la réponse d'avance. Avant d'être une bébé, d'être toute petite... Tula était plus petite ? « Toute petite-petite ? » dit Lisbeï en écartant pouce et index.

La-nouvelle-gardienne-en-rouge les prit entre ses mains et les colla l'un contre l'autre : « Encore plus petite. »

On ne pouvait pas la voir, alors ? Et une brusque illumination : « Elle était avec Elli ? »

La gardienne sourit, étonnée mais satisfaite aussi, Lisbeï put le sentir. C'était une invitation à continuer et Lisbeï égrena les maillons de la chaîne : Tula maintenant, puis plus petite, puis bébé à la nurserie et de plus en plus minuscule à mesure... qu'on retournait *en arrière dans le temps*. C'était ainsi qu'on *devenait*, dans le *temps* ! La gardienne hochait la tête, toujours attentive. Bon, dans le temps et donc encore avant, Tula était si petite qu'elle était invisible, comme Elli qui est partout, n'importe où, avec Elli. Mais comment était-elle venue d'Elli ? Il n'y avait rien et tout à coup il y avait eu quelque chose, quelqu'une, Tula ?

La gardienne attendait. Puis, voyant Lisbeï silencieuse et perplexe, elle dit : « C'est comme la pomme et les pépins, Lisbeï. »

Il y avait bien des pommiers dans le parc, qui donnaient de petites pommes acides et délicieuses au cœur joliment symétrique, mais c'était un changement de sujet trop brusque. Aux yeux ronds de Lisbeï, la gardienne

ne répondit pas tout de suite ; elle observa un moment les joueuses qui avaient commencé de se disputer autour d'une marelle. Puis, en soupirant comme pour elle seule, « De toute façon, tu seras bientôt une grande », elle se pencha vers Lisbeï : « Vous allez apprendre à faire pousser des plantes, Lisbeï. On met une graine qui vient d'une plante, une toute petite graine, dans la terre. La terre la nourrit et la graine devient de plus en plus grande, elle finit par sortir de la terre et elle devient une plante. Quand la plante est assez grande, elle fait des graines à son tour. Les pépins, tu vois, Lisbeï, sont les graines de la pomme. »

Lisbeï avait toujours les yeux aussi ronds, mais c'était de surprise joyeuse, c'était de comprendre. C'était presque comme l'irruption de Tula, cette soudaine illumination intérieure. Les graines qui donnent des plantes qui donnent des graines. Tula avait été une petite graine invisible en Elli. Elli était la terre, alors ?

« La terre, le ciel, tout, partout », dit la merveilleuse gardienne-qui-répond – et ce n'était pas une réponse toute faite mais un assentiment joyeux, du fond du cœur. « Mais les bébés ne sont pas tout à fait des plantes, Lisbeï. Elles ne poussent pas dans la terre. »

Lisbeï pouvait sentir que la gardienne – chose inouïe – attendait une nouvelle question de sa part. Et la question se formula presque toute seule – il y avait seulement deux sortes de personnes dans le monde de Lisbeï, après tout : les gardiennes et les mosta. « Elles poussent dans les gardiennes ? »

La gardienne se mit à rire ; elle était contente de Lisbeï. (Oh, que c'était nouveau et agréable, cela !) « Dans le ventre des femmes, oui, Lisbeï. Mais toutes les femmes ne sont pas des gardiennes. »

Des *femmes*. Un mot nouveau. Lisbeï jeta un coup d'œil rapide, un peu timide, au ventre de la gardienne. La gardienne... était une femme ?

Mais oui, et Lisbeï aussi.

« Je peux faire pousser des bébés ? Tula aurait pu pousser dans mon ventre ? »

La gardienne fut surprise puis amusée : non, Lisbeï ne pouvait pas encore faire des enfants, elle était bien trop petite. Quand elle serait plus grande, oui. Il fallait d'abord devenir un pommier, n'est-ce pas, avant de faire des pommes ?

Et, après avoir caressé la joue de Lisbeï, la gardienne-qui-répond s'en alla arbitrer la dispute des joueuses de marelle.

Sans se soucier des regards perplexes, scandalisés (et envieux) de Méralda et de sa bande qui avaient observé la conversation de loin, Lisbeï courut vers Tula : elle avait une nouvelle histoire à lui raconter. Les pourquoi et les comment de Tula calmèrent cependant son enthousiasme : comment venaient-elles dans le ventre des *femmes*, ces petites graines ?

« Elles étaient peut-être toujours là, comme les pépins dans la pomme. » Quelle idée fascinante. Y aurait-il des graines dans les pépins et des graines dans ces graines et ainsi de suite ? Mais Tula, à quatre années et demie, ne voyait pas bien l'intérêt de cette spéculation tout abstraite. Elle voulait bien admettre que les graines avaient été mises là. Par Elli, sûrement. Comment ? Eh bien, par le petit nœud qu'on a au milieu du ventre (l'imagination de Lisbeï galopait libre et joyeuse). Mais comment sortaient les bébés, alors ? C'était plus gros qu'une graine, une bébé. Eh bien, on coupait le ventre, peut-être, comme une pomme et...

Non, Tula fronçait le nez, l'idée ne lui plaisait pas. En tout cas, les bébés devaient sortir par le nombril, elles étaient tombées d'accord là-dessus. Ce soir-là, en faisant leur toilette, elles avaient examiné leur ventre. Le nombril n'avait pas l'air de pouvoir s'ouvrir. Mais ça changeait peut-être quand on devenait grande.

Quel jeu délicieux, pour Lisbeï, de regarder passer les idées dans sa tête comme des papillonnes colorées et de les attraper pour les mettre ensemble et en faire une histoire – comme une courtepoinTE – pour l'offrir à Tula ! Mais, en se développant, l'histoire soulevait des questions de plus en plus difficiles. Les gardiennes

de l'étage pouvaient-elles avoir fait toutes les mosta ? Elles avaient beau être grandes... même en faisant pousser plusieurs bébés à la fois, leur ventre n'était sûrement pas assez large pour... Et de pouffer de rire à l'image qui lui avait traversé l'esprit : une gardienne toute ronde, s'envolant dans le ciel d'Elli comme une balle qui ne retomberait pas !

Par ailleurs, si elles faisaient pousser les bébés comme le pommier des pommes, il aurait dû y avoir beaucoup plus de mosta à la garderie, même en tenant compte des invisibles au rez-de-chaussée et aux trois derniers étages, bien plus nombreuses. Et si les mosta devenaient des *femmes*, où mettait-on donc toutes ces faiseuses de bébés ? Il n'y avait pas la place à la garderie.

Et alors que Lisbeï tournait et retournait la question, cette nuit-là, une autre papillonne docile replia ses ailes pour se laisser saisir : les femmes-à-bébés étaient *ailleurs*. Elles étaient *dehors*. Comme le parc était dehors par rapport à la garderie, la garderie était dehors par rapport à... par rapport à ce qu'il y avait de l'autre côté du mur. C'était de là que venaient les nouvelles gardiennes ! Et les nouvelles bébés ! Comme il y avait un avant et un après, il y avait un ici et un ailleurs. Et d'une certaine façon (la sarabande des papillonnes devenait vertigineuse), c'était la *même chose* ! En devenant grande, on ne bougeait pas seulement dans le temps, mais dans l'espace. Il y avait un autre espace, bien sûr, de l'autre côté du mur.

L'imagination de Lisbeï se mit à faire du surplace. Quoi, de l'autre côté ? Sûrement d'autres garderies et encore d'autres garderies... Le mouvement reprit et Lisbeï soulagée, les yeux alourdis, se laissa glisser dans cette succession infinie de garderies, avec leurs parcs, leurs dortoirs, et dedans, qui sait, d'autres Lisbeï et d'autres Tula ?

« Non ! dit Tula le lendemain, la lèvre boudeuse. Seulement toi et moi, personne d'autre. »



## ÉLISABETH VONARBURG...

... est une des figures les plus marquantes de la science-fiction québécoise. Elle est reconnue tant dans la francophonie que dans l'ensemble du monde anglo-saxon et la parution de ses ouvrages est toujours considérée comme un événement. Outre l'écriture de fiction, Élisabeth Vonarburg pratique la traduction (*la Tapisserie de Fionavar*, de Guy Gavriel Kay), s'adonne à la critique (notamment dans la revue *Solaris*) et à la théorie (*Comment écrire des histoires*). Elle a offert pendant quatre ans aux auditeurs de la radio française de Radio-Canada une chronique hebdomadaire dans le cadre de l'émission *Demain la veille*.

Depuis 1973, Élisabeth Vonarburg a fait de la ville de Chicoutimi son port d'attache.

**CHRONIQUES DU PAYS DES MÈRES**  
est le trentième titre publié  
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique  
a été achevée en mai 2010  
pour le compte des éditions





« UNE EXPÉRIENCE MENTALE EXCITANTE, EXIGEANTE ET SATISFAISANTE, DE LA SCIENCE-FICTION SÉRIEUSE ACCOMPLISSANT CE QUE SEULE PEUT ACCOMPLIR LA SCIENCE-FICTION. »

**URSULA K. LE GUIN**

## **Chroniques du Pays des Mères**

Au Pays des Mères, quelque part sur une Terre dévastée du futur en train de se remettre lentement, les hommes sont très rares. Seules les Captées des Familles – les Mères – font leurs enfants avec les Mâles. Les autres femmes doivent utiliser une forme hasardeuse d'insémination artificielle.

Lisbeï et Tula ne s'en soucient pas trop : filles de la Mère de Béthély, elles grandissent ensemble, sœurs et amies. Mais Lisbeï se révèle stérile ; ne pouvant être la Mère comme elle en avait rêvé, elle doit quitter Béthély, et Tula.

Devenue « exploratrice », elle accomplira un autre de ses rêves : découvrir les secrets du lointain passé du Pays des Mères. Mais certains rêves sont difficiles à vivre...

*Chroniques du Pays des Mères* : le livre le plus adulé d'Élisabeth Vonarburg !

**TEXTE INTÉGRAL**



17,95 \$

11,90 € TTC

Extrait de la publication

